

Place aux livres

Number 117, Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71634ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

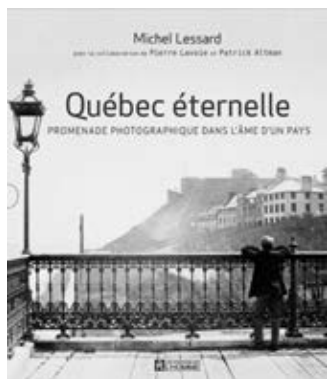
1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2014). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (117), 38–43.

Michel Lessard, avec la collaboration de Pierre Lavoie et Patrick Altman. *Québec éternelle, promenade photographique dans l'âme d'un pays*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2013, 480 p.



Michel Lessard est l'homme de tous les combats et de tous les défis. Il est auteur, enseignant, historien, conférencier, documentariste et quoi encore. Depuis plus de 40 ans, il poursuit sa quête de notre identité. Il a recensé les objets de notre culture matérielle. Ses encyclopédies sur la maison traditionnelle, le meuble et les objets de la vie quotidienne nous ont révélés à nous-mêmes. Il a retracé le fil de l'évolution historique et anthropologique de l'île d'Orléans dans un livre qui n'a d'égal que le célèbre *Île d'Orléans* de Pierre-Georges Roy. Il a célébré en paroles et en images la beauté unique de Québec en s'associant à des photographes aussi reconnus que Claudel Huot. Aujourd'hui, il extirpe de l'oubli les premières images photographiques qui ont donné à voir une ville de Québec à la fois moderne et médiévale, où l'urbanité côtoie la campagne, où la révolution industrielle remet en question l'idéologie d'une société rurale. Bref, une ville où « le passé porte le présent comme un enfant sur ses épaules » pour reprendre la belle métaphore de Robert Lepage dans son film *Le Confessionnal*. *Québec éternelle* est le point d'aboutissement d'une suite de rencontres entre un homme d'images, Michel Lessard, et ces hommes de lumière que furent les pionniers de la photographie. Cela

débuta en 1987 avec la publication de deux ouvrages : *La Photo s'expose* dont le prétexte est les 150 ans de photographie à Québec et *Les Livernois, photographes*, un livre hommage à une dynastie qui, au gré des générations, a été un des piliers de l'aventure photographique à Québec. En 1992, Michel Lessard récidive avec la publication de *Québec, ville du patrimoine mondial* dans lequel il s'attache aux images oubliées de la vie quotidienne de 1858 à 1908 selon six points de vue, de la ville d'architecture à la ville industrielle. Son dernier opus, *Québec éternelle*, emprunte ce qu'il y avait de meilleur dans les ouvrages précédents, en fait une synthèse exhaustive et clôt ce cycle consacré aux hommes de lumière. C'est un livre inclusif. Ils sont tous là. Ceux qui prirent racine à Québec et eurent pignon sur la rue Saint-Jean. Les Livernois, bien sûr, de Jules-Isaïe Benoit, dit Livernois, à Jules Livernois, ainsi que Louis-Prudent Vallée, Marc-Alfred Montminy et William Ellisson. Ceux aussi qui ne furent que de passage, mais n'en prirent pas moins le temps d'immortaliser la « Gibraltar d'Amérique ». Les Montréalais Alexander Henderson et William Notman, les Américains Benjamin et Edward Kilburn, le Britannique William England, l'Irlandais Samuel McLaughlin et tous les autres. Tel le bonimenteur qui, au temps du cinéma non parlant, se plaçait à côté de l'écran et commentait l'action – il mentait bien! – Michel Lessard nous propose un vaste panorama synthétique de ce nouvel art. Il observe et commente le travail des pionniers de cette forme d'écriture alors qu'ils s'approprient l'espace visuel dans lequel trône majestueusement Québec. Il explique l'évolution des moyens d'expression auxquels ils auront recours : daguerréotype, calotype, ferrotypage, papier albuminé, cartes cabinet, vues stéréoscopiques, etc. Il procède à un regroupement thématique du corpus visuel : architecture, institutions religieuses, présence militaire, industrie du bois et construction des navires, lieux de villégiature. Il établit une chronologie

de l'apparition d'espaces géographiques spécifiques dans le marché des images. L'auteur note : « Tous les photographes seront séduits par cette cité d'allure médiévale, et ceux d'ici comme ceux venus d'ailleurs, exploitant un marché attrayant de l'image, nous donneront leur version de cette ville exotique, unique en Amérique ».

Jamais un ouvrage sur Québec n'avait proposé autant d'images diversifiées d'un aussi grand nombre d'artistes de la lumière. Avec plus de 600 photographies de toutes dimensions, de la vignette au panorama triple page, *Québec éternelle* est un beau et grand livre qui permet de comprendre nos racines et notre identité. Il convient également de souligner l'apport exceptionnel des deux collaborateurs qui ont participé à cette folle aventure : Pierre Lavoie et Patrick Altman. Au premier, nous devons le virage technologique qu'a pris cet ouvrage en introduisant un volet 3D disponible sur un DVD qui l'accompagne. Le résultat est fascinant. La galaxie Gutenberg en est secouée. Marshall McLuhan aurait aimé cette rencontre inusitée du stéréogramme du XIX^e siècle et de l'image numérisée du XXI^e siècle. Quant au second, nous lui sommes redevables de l'exceptionnelle qualité visuelle de l'ouvrage, de la netteté des images reproduites jusqu'à la conception graphique de l'ensemble. D'aucuns pourront émettre des réserves sur le ton parfois hagiographique emprunté par l'auteur. Il n'empêche que *Québec éternelle* est un livre aussi incontournable que le furent, en 1900, *Québec et Lévis à l'aurore du XX^e siècle* d'Adolphe-Basile Routhier ou, en 1928, *L'île d'Orléans* de Pierre-Georges Roy. Plusieurs pays, dont l'Angleterre et le Canada, ont leur poète officiel nommé par le Parlement. S'il fallait élire un poète officiel de la ville de Québec, Michel Lessard serait celui-là.

Serge Pallascio



Régis Messac. *Smith Conundrum. Roman d'une université américaine*. Paris, Éditions Ex Nihilo, 2010 [1942 pour la première édition], 181 p.



L'origine rocambolesque de ce livre constituerait presque en soi un roman. Écrivain et enseignant originaire de France, Régis Messac (1893-1945) a été professeur à l'Université McGill durant les années 1920. De retour en France, en 1929, il rédigea ce roman terminé en 1931, mais publié discrètement en 1942 chez un petit éditeur français. Son nom est resté oublié pendant plusieurs décennies.

Outre le style élégant de Régis Messac, l'intérêt de ce livre réside dans son propos puisque ce roman satirique décrivant le monde universitaire dans un campus imaginaire quelque part en Amérique dérive en fait du séjour mont-réalis de cet homme de lettres venu de Paris. En réalité, ce collège inexistant – ici nommé « Smith Conundrum » – correspond à l'Université McGill. Sans mentionner nommément la ville de Montréal, l'auteur y décrit un campus près de la montagne, un quartier cosmopolite et des personnes qui correspondent éloquentement à la réalité de l'époque. Parmi les références typiques au Québec, il mentionne au passage « l'été indien » (l'auteur indique « *Indian Summer* », et non l'été des Indiens, p. 137).

À la manière d'une chronique, *Smith Conundrum* raconte le quotidien du

professeur André J. Pluche qui enseigne l'histoire littéraire à des étudiants anglophones qui s'intéressent davantage au football qu'à leurs cours de français (p. 25). Déçu, l'enseignant venu d'Europe était souvent dépassé par ses classes : « Il se sentait perdre pied dans cette mer d'ignorance » (p. 24). Le ton du romancier est critique et souvent ironique : dès la première page, le professeur Pluche soupire en songeant au coût des nouvelles portes du campus (50 000 \$) alors que ses supérieurs lui avaient refusé l'augmentation de 45 \$ qu'il demandait (p. 19). L'ouvrage se conclut sur une note de désillusion : « C'est clair, parbleu : l'Université n'est qu'un joujou de luxe, un meuble décoratif et inutile, entretenu par le superflu des banquiers » (p. 163). On redécouvrit, à partir de 1972, l'œuvre romanesque de Régis Messac grâce aux recherches du professeur Marc Ange-not (rattaché à l'Université McGill), qui signe une préface instructive (p. 7-15). Jouissant d'une postérité inattendue et posthume, Régis Messac est désormais considéré comme un précurseur d'un nouveau genre littéraire nommé « roman de campus », qui raconte ou transpose d'une manière plus ou moins réaliste la vie universitaire, les luttes de pouvoir et les rivalités mesquines entre certains professeurs (p. 13). En postface, Robert Michel propose des pistes révélatrices afin de comparer les personnages du roman avec des personnalités et des lieux réels de l'Université McGill, y compris les nouvelles portes du campus installées à grands frais en 1925 (p. 167-180).

Yves Laberge



Guy Cloutier. *Ces bois qui pleurent*. Montréal, Éditions du Noroît, 2010, 62 p. (Coll. « Lieu dit »)

Guy Cloutier livre un récit poétique doux-amer issu de ses souvenirs d'enfance rapiécés, « une invitation à se lais-

ser glisser dans l'espace du dedans et à dériver au gré de ce courant intérieur » (p. 18.). Par la fenêtre de son bureau donnant sur Limoilou, paysage-racine, l'auteur se rappelle, dévoilant une vie d'arrière-cour où l'innocence a laissé place à la conscience.

Publié dans la collection « Lieu dit », qui propose une rencontre entre un écrivain et un lieu, *Ces bois qui pleurent* fait revivre le passé intimiste de l'essayiste et poète Guy Cloutier, dans les ruelles ingrates de sa jeunesse jusqu'à la boue disparue de la Cavée aux berges de la rivière Lairet. Puis, de lieux-métis en lieux-écrits, l'auteur entraîne sa mémoire vagabonde du Québec à la Corse, de Limoilou à Montegrosso, source d'émancipation et de littérature. Mais le retour au pays natal se narre dans une géographie complexe, oubliant de respirer, pour s'anéantir, pour « tenir la route jusqu'aux étoiles » (p. 12), pour jouer à mourir.



Illustré par des photographies de Johanne Tremblay, ce petit recueil est porté par l'émotion des lieux sur l'errance du poète devenu adulte. La prose y voyage, s'arrête un instant pour témoigner, puis repart vers cette liberté d'étranger si durement acquise. S'exprimant à la troisième personne, fort singulière, la voix qui en surgit est teintée d'authenticité et de générosité.

Pascal Huot



Earle Lockerby. *La Déportation des Acadiens de l'Île-du-Prince-Édouard*. Traduit de l'anglais par Robert Pichette. Montréal, Les Éditions au Carré, 2010 [2008], 166 p.

1755 reste la date mémorable de la déportation des Acadiens qui s'étaient établis dans un lieu rebaptisé Nouvelle-Écosse. La date de 1758 reste moins connue; elle correspond à la déportation de 4 250 Acadiens de ce qui se nommait l'île Saint-Jean, devenue l'île du Prince-Édouard sous le Régime britannique. Initialement, une version en anglais était parue en 2008 sous le titre « *The Deportation of the Prince Edward Island Acadians* », qui dérivait d'un article du même nom paru en 1998 dans la revue *Acadiensis*.



Le récit de ce moment méconnu de l'histoire de la Nouvelle-France insiste sur le quotidien pénible des Acadiens; l'auteur y évoque chronologiquement la vie difficile des colons français avant 1758 et depuis leur arrivée sur l'île dès 1720, rappelant les interminables traversées transatlantiques, les maladies parasitaires, le quotidien difficile de certains Acadiens, les famines de 1757 et 1758 (p. 87). On mentionne également certains lieux d'exil des déportés : la France, la côte américaine, les îles de Saint-Pierre-et-Miquelon (p. 59). Se

basant principalement sur des archives britanniques et des ouvrages anglais, ce livre reste de ce fait marqué du point de vue britannique pour décrire cette autre déportation des Acadiens (p. 20). Earle Lockerby écrit à plusieurs endroits sa volonté de briser l'idéalisation de l'Acadie d'avant la déportation telle que racontée par Henry Longfellow dans son fameux poème *Évangeline* (p. 119). Se concentrant sur les principaux personnages de l'histoire militaire britannique, l'iconographie du livre confirme ce point de vue du conquérant (p. 36, 42, 50).

Même si des répertoires plus complets existaient ailleurs, les généalogistes apprécieront peut-être de trouver en annexe de ces pages la liste des noms des familles déportées vers la France, dont les Aucoin, les Blanchard, les Pitre, les Prétieux, les Trahan, et tant d'autres (p. 149-152). On pourrait reprocher à l'auteur, qui n'est pas historien de formation, de ne pas avoir fourni les sources exactes des données citées dans ce livre, qui d'ailleurs contient très peu de notes en bas de page et seulement six pages de bibliographie (p. 155-160). C'est le principal défaut de ce livre, qui invalide la partie la plus substantielle de son propos. Cette lacune pose problème tout au long du livre, mais particulièrement dans l'avant-dernier chapitre qui veut contester ce que l'auteur considère comme des « mythes » reliés à la déportation de 1758, en voulant nier que des destructions injustifiées aient eu lieu sur l'île Saint-Jean (p. 124). En guise d'unique preuve, Earle Lockerby mentionne simplement un passage d'une lettre du gouverneur britannique de l'époque (reproduite en fac-similé) pour contredire les écrits de l'historien Henri-Raymond Casgrain : « D'autres témoignages indiquent également que les maisons, les églises, les moulins et les granges ne furent pas incendiés » (p. 127). C'est un contre-argument très mince pour tenter de contester un aspect si important de l'histoire acadienne.

Les historiens soucieux de se référer à des sources vérifiables pourront consulter l'excellent livre de Nicolas Landry et Nicole Lang (*Histoire de l'Acadie*, Sillery, Septentrion, 2001). En outre, sur ce sujet particulier de la déportation de 1758 et ses conséquences, on lira avec profit la thèse de doctorat de Jean-François Mouhot, adaptée sous le titre *Les Réfugiés acadiens en France* (Septentrion, 2009), qui a reçu le prix Pierre-Savard, en 2010. Quant à cette *Déportation des Acadiens de l'Île-du-Prince-Édouard* de M. Lockerby, celle-ci pourra assurément alimenter des débats d'historiens éclairés sur la valeur des sources premières et sur la construction de la mémoire collective de cette Acadie qui ne veut pas mourir.

Yves Laberge



Collectif par la Société historique de Saint-Côme de Kennebec et de Linière. *Saint-Côme-Linière, au fil du temps*. Québec, Les Éditions GID, 2012, 207 p. (Coll. « 100 ans noir sur blanc »).

Les archives photographiques sont un moyen simple et efficace d'apprendre une foule de choses sur l'histoire d'une région ou d'une période donnée. Pour quiconque désire découvrir en images une région particulière du Québec, la collection « 100 ans noir sur blanc » est la façon idéale d'allier connaissance et divertissement.

Cette fois, les éditions GID nous proposent de découvrir Saint-Côme-Linière dans la Beauce, entre 1860 et 1960, par le biais de près de 200 photographies d'archives et d'anecdotes.

Le livre *Saint-Côme-Linière, au fil du temps* est le fruit d'une multitude de recherches et d'une compilation impressionnante d'informations recueillies par la Société historique de Saint-Côme. L'ouvrage aborde donc une variété de thèmes culturels, sociaux, économiques, religieux, militaires et architecturaux.

Tout au long de l'œuvre, le lecteur est saisi par la beauté, la qualité et la profondeur des illustrations de ce volume. L'expression « une image vaut mille mots » prend alors tout son sens. Le court récit des événements qui ont marqué cette région au fil des ans ne fait qu'ajouter un peu plus de détails à un document visuel déjà entier.



Le style littéraire montre la grande fierté des habitants de Saint-Côme-Linière. Il serait difficile de leur en vouloir, car ils ont toutes les raisons d'aimer leur coin de pays. Cette région a connu ses moments heureux de croissance économique et de prospérité avec la création de plusieurs moulins, commerces, magasins et hôtels, mais elle a également eu son lot d'épreuves avec l'exode rural ainsi que d'autres événements très douloureux comme un gigantesque incendie, en août 1926 (p. 39 à 45).

L'ouvrage accorde aussi une très grande place au travail de la terre et aux responsabilités des agriculteurs, sans oublier la production des produits de l'érable au printemps ainsi que l'exploitation du bois.

Certes, les habitants de Saint-Côme sont des gens de foi et ils le prouvent grâce à leur implication dans une multitude d'organismes comme les retraites fermées (p. 158), la Jeunesse étudiante catholique et le mouvement des croisés (p. 159-160). Les loisirs occupent également une très grande place dans leur

quotidien. Les pique-niques, la fanfare, la baignade, le baseball, la raquette et le hockey. Bref, on ne s'ennuie pas à Saint-Côme.

Pour celui qui est déjà familier avec l'endroit ou qui y a grandi, il est agréable de se souvenir des événements, des lieux, des noms de parents éloignés ou de grands-parents décédés. En constatant comment ces gens vivaient à l'époque, l'histoire devient alors plus personnelle et le sentiment d'appartenance ne peut que croître.

Certains diront que pour connaître une région, il faut la visiter. Pour ma part, après avoir lu ce livre, je dirais que j'ai vraiment l'impression de connaître Saint-Côme-Linière comme si j'y avais été.

Johannie Cantin



Jean-Marie Lebel. *L'Expo. Plaisir et découvertes à Québec*. Québec, Les Publications du Québec, ExpoCité, Ville de Québec et la Commission de la capitale nationale, 2011, 157 p.

À l'occasion du centenaire d'Expo-Québec (devenu ExpoCité), l'historien Jean-Marie Lebel retrace les origines de cet événement annuel, devenu la plus importante foire agricole de l'est du Québec. Le terrain même d'ExpoCité a en soi une très longue histoire qui débuta bien avant 1912, puisqu'il a appartenu successivement à Louis Hébert dès 1626 puis à l'intendant Jean Talon à partir de 1668 (p. 25). Ce même terrain avait ensuite été cédé aux religieuses de l'Hôpital Général de Québec, dont la première supérieure se nommait Louise Soumande; ce nom d'origine française allait devenir celui d'une artère importante menant au site actuel d'ExpoCité (p. 25).

Intelligemment, avec précision, Jean-Marie Lebel met en contexte la naissance de l'Exposition provinciale de Québec à

la suite des grandes expositions universelles ayant eu lieu au XIX^e siècle : celles de Londres, New York et surtout celle de Paris, en 1889, à laquelle un groupe de Québécois avaient assisté (p. 5). Une première version de l'Exposition provinciale de Québec aura lieu en 1898, mais l'événement était au départ irrégulier et non annuel (p. 8).



Comme son titre l'indique, *L'Expo. Plaisir et découvertes à Québec* nous fait découvrir une multitude de facettes, des édifices et des lieux qui n'existent plus depuis longtemps. Outre la qualité du texte, l'iconographie est particulièrement bien choisie et comprend près de 200 illustrations rares comme cette photographie du chantier de l'Hippodrome de Québec, érigé en 1916 (il fut anéanti en 2013 pour faire place au futur amphithéâtre) (p. 32). On reconnaît également le premier Colisée de Québec, qui hébergea les As de Québec à partir de 1942, mais cet édifice fut détruit par un incendie en 1949 (p. 45). On suit la construction rapide du deuxième Colisée de Québec (l'actuel Colisée Pepsi), construit en moins d'un an, en 1949 (p. 45). On découvre même sur ce vaste site l'existence d'un temple grec calqué sur des modèles antiques, érigé en 1913, mais démoli en 1930 (p. 30). Plusieurs édifices éphémères ou disparus sont montrés et seront des découvertes inespérées, comme cette maison du surintendant et gardien du parc de l'Exposition (p. 28). Certaines images sont révélatrices, comme cette photographie de 1954 montrant

le maire Wilfrid Hamel devant une bannière du ministère de la Colonisation (p. 17). Plusieurs pages portent sur l'histoire du hockey à Québec : les As de Québec, puis les Remparts, les Nordiques, avec une magnifique photographie de deux vedettes : Jean Béliveau en compagnie de l'animateur Saint-Georges Côté (p. 134).

L'ouvrage donne à la fois un historique précis et un bilan actualisé des activités récentes d'ExpoCité (comme le concours de sculpture sur sable, p. 87). C'est cependant la partie historique qui reste la plus intéressante. À la lecture de ce livre, on ne peut que déplorer que tant d'édifices de ce site aient été détruits au fil des ans en dépit de leur indéniable valeur patrimoniale.

Déjà connu comme enseignant, auteur prolifique et conférencier, Jean-Marie Lebel nous offre de nouveau un livre excellent, original, instructif et vivant, qui nous rappelle les racines rurales du Québec et le dynamisme du monde agricole québécois. Qui plus est, *L'Expo. Plaisir et découvertes à Québec* fait revivre une portion oubliée de l'histoire de la ville de Québec dont on parle trop peu dans la plupart des ouvrages sur la ville de Québec ou sur l'histoire du Québec.

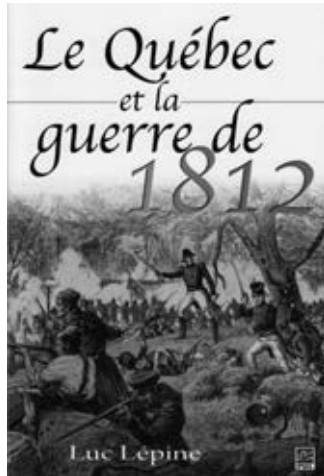
Yves Laberge



Bernard Andrès (avec la collaboration de Patricia Willemin-Andrès). *La guerre de 1812. Journal de Jacques Viger*. Québec, PUL, 2012, 156 p.

Lors des commémorations du bicentenaire de la guerre de 1812, le gouvernement fédéral eut un mot d'ordre : faire de cette guerre un événement fondateur dans l'histoire du Canada. Ce conflit, dit-on, « a jeté les bases de ce qu'allait devenir le Canada, c'est-à-dire un pays indépendant et libre, uni sous la Couronne et respectueux de

sa diversité linguistique et ethnique ». Grâce au journal d'un officier de milice de l'époque, Bernard Andrès, professeur associé à l'Université du Québec à Montréal, tente de faire une « contre lecture » de cette histoire imposée d'en haut par le gouvernement conservateur. La question se pose, est-ce que le regard que les contemporains portent sur ce conflit concorde avec le discours



du gouvernement conservateur actuel? Selon Andrès, on peut en douter sérieusement après la lecture du journal de Jacques Viger. Ainsi, Bernard Andrès établit d'entrée de jeu sa position avant de nous décrire le document et son contexte de production. Cette mise en contexte est suivie par les écrits de Jacques Viger où le lecteur peut confirmer l'analyse de Bernard Andrès.

Ponctuées de plusieurs plans et croquis et rédigées dans un style quelquefois humoristique, mais surtout avec un grand sens de l'observation, les lettres que Viger a écrites à son épouse, à ses amis et son journal de campagne dans le Haut-Canada sont parfaitement indiquées pour révéler ce que les Canadiens pensaient des événements de 1812. Jacques Viger, né en 1787 à Montréal, est effectivement, en 1812, le capitaine d'une unité de miliciens canadiens : les Voltigeurs. C'est durant sa campagne dans le Haut-Canada qu'il écrit son journal dans lequel il raconte son dépla-

cement entre le Bas et le Haut-Canada, son attente au bord du lac Ontario près de Kingston, l'attaque de Sakets Harbor en 1813 (où il vivra son baptême de feu) et finalement, sa mutation à la tête des Voltigeurs Invalides (ou Voltigeurs canadiens?). Le lecteur pourra ainsi lire un témoignage direct sur cette guerre afin de mieux comprendre les mentalités de l'époque.

Grâce au *Journal de Jacques Viger* et à l'approche comparative de Bernard Andrès (les discours de 2012 s'opposent aux écrits de 1812), cette histoire des mentalités et des sensibilités permet effectivement de nuancer la vision du gouvernement fédéral au sujet de la participation canadienne-française à la guerre de 1812. Selon Viger, qui fut également le premier maire de Montréal, « le Canada n'est qu'à Montréal et dans ses environs ». Cette citation, une parmi d'autres, montre en effet que la vision de ce contemporain face à cette guerre est loin de coller au discours du gouvernement.

Michel Morissette



Jacqueline Cardinal, Laurent Lapierre. *Luc Beauregard, biographie*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, 360 p.

Membres de la Chaire de leadership Pierre-Péladeau à HEC Montréal, les auteurs consacrent une partie de leurs activités à la rédaction de biographies (on leur doit aussi celle de Philippe de Gaspé Beaubien parue chez Logiques en 2006, une autre sur Pierre Jeannot en 2009). Celle-ci est consacrée à Luc Beauregard, un des leaders québécois et canadiens en matière de relations publiques. Journaliste à *La Presse* avant de devenir attaché de presse du ministre Jean-Guy Cardinal, il s'installe à Montréal pour fonder, en octobre 1970, la compagnie Beauregard, Landry et Nantel.

En 1976, il crée le cabinet de relations publiques National qui devient le plus important au Canada. L'ouvrage retrace le parcours de Luc Beaugard depuis sa tendre enfance, mentionnant au passage l'existence de la fratrie, des parents



et des premiers collaborateurs comme Gérard Pelletier. Fin 1969, il est ensuite recruté par Pierre Lapointe de l'équipe de Pierre Laporte dans la campagne à la chefferie du Parti libéral. Deux jours après l'enlèvement de Laporte, il crée la société Beaugard, Landry et Nantel, formée d'un policier, d'un ancien militaire (Roger Nantel) et de Luc Beaugard. Ce cabinet propose une approche combinée des expertises associées aux relations publiques. Beaugard prend aussi la direction du journal *Montréal-Matin*, en 1973. De chapitre en chapitre, les deux auteurs font le relevé des circonstances d'embauche, de démission, de succès ou de défaite du dynamique Luc Beaugard en évoquant aussi des passages de sa vie privée comme son divorce. À la direction du journal *Montréal-Matin*, il a l'occasion de côtoyer Paul Desmarais et le négociateur syndical Brian Mulroney. Pendant vingt ans, il agit comme conseiller de Roger D. Landry qui assume la direction de *La Presse* à partir de 1978. À l'inverse, lorsque Beaugard fonde Luc Beaugard et associés, Roger D. Landry, qui était toujours chez ITT Rayonier comme vice-président, lui donnera ses premiers mandats qui l'occupent presque à temps plein.

Une partie importante de l'ouvrage est ensuite consacrée à la compagnie National qui se développe sur le territoire canadien. S'ajoute à cela Relations publiques sans frontières (Res Publica), une organisation non gouvernementale fondée par Luc Beaugard, en 2006. Les auteurs passent aussi en revue quelques postes et fonctions administratives de Beaugard dont celui de président du conseil de l'AMARC et celui de membre du conseil d'administration de Molson, alors qu'Andrew Molson joint National à titre de conseiller en 1997 et à titre de président du conseil de Res Publica à partir de janvier 2012. L'ouvrage est composé d'une préface, de 22 chapitres, d'un épilogue qui contient des discours de Luc Beaugard, d'une postface de Beaugard lui-même, d'une présentation des auteurs et d'un index.

Jean-Nicolas De Surmont



Constantine Nasr (dir.). *Roger Corman: Interviews*. Jackson: University Press of Mississippi, 2011, 228 p.

Ce recueil regroupe différents entretiens avec le réalisateur Roger Corman, connu pour ses films de science-fiction, ses adaptations des œuvres d'Edgar Poe et ses longs métrages de série B. Ces entretiens couvrent un demi-siècle, de 1957 à 2008, et proviennent de diverses sources (et même une entrevue parue initialement dans la revue française *Positif*). Une chronologie retrace son parcours; un court résumé biographique apparaît au début de certains entretiens, retranscrits chronologiquement (p. 25). Ayant participé à plus d'une centaine de films, Roger Corman a connu la consécration à force de persévérance dans les circuits parallèles. Sa longue expérience de cinéophile, d'auteur et de producteur lui permet d'affirmer avec assurance un certain nombre de vérités sur le cinéma : « le film d'horreur est essentiellement

la recreation de la peur de l'enfance » (p. 25). Ailleurs, Roger Corman dit apprécier les films de la compagnie Hammer, bien qu'il préfère ceux qu'il a produit lui-même (p. 25).



Certains des entretiens sont plus techniques et scrutent les conditions de tournage, par exemple dans un séminaire de la American Film Institute, Roger Corman répond généreusement aux questions précises des étudiants en cinéma et réaffirme son intérêt pour les films d'étudiants et des metteurs en scène inconnus ou débutants (p. 46). Même si on n'apprécie pas toujours le style des films de genre produits par ce cinéaste (thriller, fantastique, horreur), ses conseils sur l'industrie du cinéma pourront assurément profiter aux futurs producteurs qui s'interrogent sur les budgets, le financement, la préproduction qui est selon Roger Corman « la clé du succès » (p. 113). Ce recueil en anglais n'est évidemment pas destiné au grand public, mais conviendra davantage à l'amateur de films alternatifs et aux futurs cinéastes voulant profiter de la longue expérience de Roger Corman, qui reste toujours actif même à un âge avancé.

Yves Laberge

